

LITERATUROZNAWSTWO I KULTUROZNAWSTWO

BEATA KĘDZIA-KLEBEKO*

Wydział Filologiczny Uniwersytetu Szczecińskiego

UNE NUIT D'ELIE WIESEL – UN EXEMPLE DE LA NARRATION DE GUERRE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU REGARD DE LA PSYCHOLOGIE CULTURELLE DE JÉRÔME BRUNER

Un nouveau champ de connaissances, dans le domaine des sciences cognitives, s'est essentiellement constitué en réaction à la théorie béhavioriste qui primait dans les recherches en psychologie dans la première moitié du XXe siècle. Le défi de la nouvelle science, dès ses débuts, dans les années 50, consistait à répondre à des questions épistémologiques concernant les activités cognitives et, tout particulièrement, « les activités symboliques que l'homme utilise pour construire et donner un sens au monde qui l'entoure et à sa propre existence »¹. Le terme de « sciences cognitives » est entré pour de bon, vingt années plus tard, dans la nomenclature scientifique pour se référer à une recherche transdisciplinaire recouvrant plusieurs disciplines et le développement de différents courants de pensée. L'un de ses éléments constitutifs devient la psychologie culturelle, selon laquelle l'influence exercée par l'histoire et la culture sur le développement cognitif prime, de façon décisive, sur celle de la biologie. Dans cette perspective, la culture est perçue comme un processus de constante construction de règles et de croyances, et non comme l'observation d'une liste de consignes qui

* Note biographique : Beata Kędzia-Klebeko est professeur à l'Université de Szczecin à la Chaire de Philologie romane, auteure de nombreuses publications dans le domaine de la sociologie de la littérature et celui de la didactique de la littérature. Dernière parution : B. Kędzia-Klebeko (et al.), *En quête du bonheur*, (Szczecin: Éd. Université de Szczecin, 2016), 2016, sous presses : B. Kędzia-Klebeko (et al.), *Les (r)évolutions de l'homme engagé – perspective littéraire et culturelle*, (Szczecin: Éd. Université de Szczecin, 2018)

1 Barth Britt-Mari, « Présentation générale : l'émergence d'une psychologie culturelle et les processus d'éducation », *Revue française de pédagogie, Psychologie de l'éducation : Nouvelles approches américaines* 111 (1995) : 5–9, consulté le 27.04.2018, www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1995_num_111_1_2536.

influencent les individus. « La culture s'intègre donc à la cognition humaine, elle est à la fois un moyen et une expression de celle-ci »², ce qui suppose une participation active de l'individu qui est responsable de la construction de son monde, étant donné que celui-ci ne peut pas être simplement reçu tel quel. La psychologie culturelle revêt ainsi un caractère interdisciplinaire en se référant non seulement aux recherches en psychologie, mais aussi en anthropologie, en linguistique, en philosophie, en histoire et en théorie littéraire.

Jérôme Bruner qui l'une des personnalités de proue en la matière s'inspire, lui aussi, de plusieurs sources. Comme le précise Barth Britt-Mari, il s'agit :

du mouvement « New-Look » qui a bouleversé les théories de la perception dans les années quarante, les recherches en anthropologie, les travaux européens, comme ceux de la Gestalt théorie et de Lev Vygotsky, parmi d'autres³.

Ce qui reste primordial pour Bruner, c'est la poursuite des recherches sur la question qui était à l'origine de la révolution cognitive, à savoir « la recherche de sens au sein d'une culture qui imprègne toutes les actions de l'homme »⁴ dont la destinée reste toujours marquée par sa constitution sociale, historique et culturelle. Ainsi, c'est dans cette perspective de la psychologie culturelle que se dessine l'objectif de notre article ayant pour but d'analyser la littérature de l'holocauste, et cela à l'exemple d'une œuvre choisie d'Elie Wiesel, pour observer la volonté de l'homme de former sa culture à travers le témoignage, dans l'espoir de léguer les mots dignes d'attention et de mémoire aux générations futures.

Cela est seulement possible grâce aux modèles que l'homme peut « penser sa propre pensée ». Ils sont assurés par différentes formes de récit ou de narratif qui, selon Bruner, définissent la culture où s'encodent et s'expriment la compréhension humaine de la réalité, surtout à l'égard des valeurs, des attitudes et des états intentionnels. Le sens s'exprime aussi par un mode interprétatif et contextualisé. Privée de ce dernier élément, la culture prend un caractère propositionnel et décontextualisé et perd de vue ce qui est intéressant dans l'homme et dans son expérience du vécu, à savoir sa nature particulière. Comme le souligne Barth Britt-Mari :

Le récit se prête ainsi à communiquer une expérience vécue, ce qui permet de s'y identifier, de mieux comprendre une situation ou un phénomène. La forme narrative qui est une façon de structurer le vécu, permet non seulement de mieux le comprendre mais également de

2 Britt-Mari, *Présentation*, 5–9.

3 Ibidem.

4 Ibidem.

mieux s’en souvenir. Le narratif est aussi une façon de se servir de la langue, il s’exprime volontiers par des métaphores, des analogies et des métonymies, etc.⁵.

Dans cette perspective, la psychologie culturelle est une conception du développement humain qui est résolument constructiviste. La réalité du monde où vit un individu constitue un monde « en soi » indépendant. Par contre, la connaissance individualisée de ce monde est le résultat de l’expérience et des conceptions établies par l’être humain. Selon Bruner, la thèse du constructivisme « culturel » doit énoncer en opposition au sens commun qu’il n’existe pas un « monde réel » unique, qui pré-existerait et serait indépendant de l’activité humaine et de son langage symbolique. Il présume que « ce que nous appelons le monde est un produit d’un esprit dont les procédures symboliques construisent le monde »⁶. Selon l’auteur, le choix de l’épistémologie constructiviste n’est pas arbitraire ; il est inhérent, endémique au concept de culture. Bruner précise :

A partir du moment où l’on abandonne l’idée que « le monde » est là une fois pour toutes, et qu’il est immuable ; où l’on y substitue l’idée que ce que nous prenons pour « le monde » n’est rien d’autre qu’une stipulation formulée dans un système de symboles, la forme même de la discipline change radicalement. Nous sommes enfin en position d’affronter la multitude de formes que peut prendre la réalité, parmi lesquelles les réalités créées par des histoires ou celles créées par la science⁷.

Selon Jérôme Bruner, la culture est d’abord une production de la subjectivité humaine qui, en retour, donne forme à l’esprit qui l’a produite⁸. Dans le livre, intitulé *Culture et mode de penser*, il écrit :

L’une des idées générales est celle de la culture. La culture est un phénomène symbolique, produit par l’homme ; c’est un moyen de légitimer la « réalité » de certains produits de l’esprit et de dénier ce statut à d’autres. La culture agit de bien de manières. Elle nous propose des catégories communément partagées qui nous permettent de regrouper des événements, des objets, des situations, des crises. Elle nous procure les moyens de rendre compte de la succession et de l’interaction des événements et de faire en sorte que ces moyens nous apparaissent comme « naturels » et presque inévitables. Elle donne forme aux émotions, aux espoirs et aux attentes. La culture, comme me l’a finalement appris mon excellent collègue Clifford Geertz, est toujours locale. Il se peut qu’existent certains

5 Ibidem.

6 Jérôme Bruner, *Culture et mode de penser* (Paris : Retz, 2008), 119.

7 Bruner, *Culture*, 130.

8 Bertrand Toadec, *La psychologie est culturelle, Le développement cognitif est-il culturel ?* (Paris : Belin Sup, 2007), 23.

universaux culturels ; ce n'est pas un problème ici. La culture n'est rien si elle n'est pas locale et si elle n'est pas exprimée dans une praxis locale⁹.

Aux termes de la psychologie culturelle, il devient évident que le phénomène de la culture constitue un « processus cognitif humain qui se réalise à la fois à l'intérieur et hors de l'esprit des gens »¹⁰. La culture est alors un phénomène symbolique qui permet aux membres d'un groupe d'identifier des phénomènes, des événements, des situations, des objets, par l'utilisation de « catégories » partagées. Ces catégories sont souvent acquises de façon implicite, non « consciente », ce qui peut les faire apparaître comme étant « naturelles ». Il n'est alors jamais évident de prendre conscience de ses propres acquisitions implicites. On croit bien souvent que la culture est essentiellement acquise, souvent implicitement de génération en génération. On pourrait donc penser que c'est elle – cette transmission – qui produit par la suite cette identité individuelle. Mais Bruner précise que seules les « œuvres » sont « transmises » aux nouvelles générations. La notion d'œuvre est ici empruntée à Ignace Meyerson (1888–1983). Une œuvre n'est en effet pas culturelle en elle-même. Progressivement, chaque individu (re)découvre, (ré)utilise, (ré)invente, (re)donne du sens et, parfois, transforme l'usage des œuvres disponibles dans les milieux dans lesquels il se développe¹¹. Dans son article sur Meyerson, Bruner rappelle l'idée du psychologue selon qui « l'histoire de l'homme conservée dans les œuvres collectives ne donne pas seulement forme aux événements mais aussi à l'esprit de l'homme lui-même. L'histoire est donc toujours une histoire de l'esprit. On ne peut donc qu'affirmer que l'homme est l'histoire »¹².

La constitution de l'historicité de l'homme est possible à travers le récit qui est un moyen spécifiquement humain d'ordonner les événements dans le temps, de les classer de façon distincte, d'y mettre une distance nécessaire entre celui qui raconte l'histoire et celui qui l'écoute. L'omniprésence du récit, son étude systématique de la nature et des usages donnent accès à un très vaste champ d'études des interactions humaines. Et pourtant, il ne s'agit pas seulement d'interaction ; que l'on songe aux études consacrées au récit, il ne faut pas ignorer sa qualité d'organisateur de la mémoire de l'homme.

C'est effectivement la mémoire qui permet de considérer des formes symboliques et des faits historiques dans leur mode objectivé. Meyerson rappelle qu'

il n'est pas de connaissance immédiate de la personne. Aucune connaissance n'est immédiate. La « première lumière » n'est pas éclairante. Toute connaissance commence par un

9 Bruner, *Culture*, 6.

10 Edwin Hutchins, *Cognition in the wild* (New York: MIT Press, 1995), 354.

11 Toadec, *La psychologie*, 24.

12 Jérôme Bruner, « Meyerson aujourd'hui », in : *Pour une psychologie historique*, éd. François Parot, (Paris : Presses Universitaires de France, 1996), 203.

travail d’objectivation, appuyé sur une critique de fausses évidences. « L’expérience pure » du moi est pauvre, inconsciente et décevante. La personne n’est saisissable que par ce qu’elle produit : ses actes et ses œuvres¹³.

Les productions (institutionnelles, religieuses, juridiques, esthétiques, linguistiques) peuvent donner libre accès à des analyses des fonctions psychologiques grâce auxquelles il est possible de rompre avec l’idée de l’homme universel et abstrait, avec l’universalisation d’une forme particulière de la personnalité. Robert Chartier souligne que la diversité de productions humaines qui sont autant d’intermédiaires entre l’homme et l’univers, indique la fondamentale historicité des fonctions psychologiques qui ne sont pas une donnée de nature mais le résultat d’une construction ; « l’homme a fabriqué ses fonctions psychologiques en fabriquant ; il s’est exprimé dans ses œuvres et ses œuvres ont agi sur lui »¹⁴.

La question de la mémoire et de l’œuvre qui constitue un fondement de la transmission de la mémoire autorise une connaissance, au moins partielle, de l’autre. Même si l’acte d’intellection suppose une certaine résistance, donc une certaine différence à chaque fois, la compréhension d’un fait nouveau permet à l’homme de transgresser sa pensée et de s’approcher de l’autre. Meyerson souligne l’importance de cette connaissance de l’autre, même de façon intermédiaire, quand il écrit : « chaque fois que j’ai lu un livre, je suis autre. Il en est de même pour des sentiments, les contacts humains, pour la compréhension d’autrui »¹⁵.

Dans le contexte de la connaissance de l’autre, qui fait partie intégrante de notre culture et de notre expérience du quotidien, mais – d’une façon indéniable – aussi du futur de notre civilisation entière, l’homme se doit de conserver la mémoire des événements du passé historique, surtout celle concernant l’Holocauste. Aucune société d’ailleurs, indépendamment du régime, de l’idéologie ou de la couleur politique, n’a été indifférente au passé. Aucune société n’ignore la façon dont son histoire est transmise ou enseignée. Dans son exposé, intitulé « Qui sont les assassins de la mémoire ? », Pierre Vidal-Naquet souligne l’importance de la mémoire collective qui passe toujours par la mémoire individuelle. « En insistant sur la mémoire, j’insiste sur le fait que l’entreprise des négateurs cherche de toute évidence à atteindre chacun d’entre nous dans sa subjectivité »¹⁶. Si la dernière est atteinte, la première se meurt. L’histoire se tisse à travers les mémoires, celles de nature individuelle et celles des

13 Robert Chartier, « Lire Meyerson aujourd’hui », in : *Pour une psychologie historique*, éd. François Parot (Paris : Presses Universitaires de France, 1996), 233.

14 Chartier, *Lire Meyerson*, 233.

15 Ignace Meyerson, *Les fonctions psychologiques et les œuvres* (Paris : Bibliothèque de l’Évolution de l’Humanité, 1995), 121.

16 Pierre Vidal-Naquet, « *Qui sont les assassins de la mémoire?* (Notes) » in : *Réflexions sur le génocide. Les juifs, la mémoire et le présent*, t. III, consulté le 27.04.2018, <http://www.anti-rev.org/textes/VidalNaquet95a>.

témoins. Ces mémoires sont d'autant plus indispensables que le génocide de la Seconde Guerre mondiale doit être considéré dans son acte de barbarie comme provoquant une rupture spirituelle dans ce que l'on envisageait comme l'essence intouchable de l'humanité. Depuis, l'homme retrouve son équilibre, mais il sera à jamais marqué par les événements indescriptibles de la Shoah. Avant Hitler, la confiance régnait, et la croyance en l'humanité de même. Comme le rappelle Alain Finkielkraut, « la métaphysique courante disait que les individus meurent, ils meurent seuls ou en masse, de mort violente ou naturelle, de maladie ou dans un accident, mais l'espèce humaine repousse [...] et l'histoire humaine avance¹⁷. A Nuremberg, cette croyance a cessé d'opérer. Le réalisme historique y a été dénoncé au même titre que le réalisme politique. Il n'était pas possible « d'enregistrer les camps de la mort comme des accidents de travail dans l'avancée victorieuse de la civilisation »¹⁸. L'idée de progrès sans bride est devenue invalide car la marche en avant de l'homme puissant avait finalement rendu possible cette mort industrielle. L' « entreprise criminelle contre la condition humaine »¹⁹ n'a pas surgi du fond des âges. Elle s'était déjà fait ressentir précédemment. Les symptômes dévastateurs de la mémoire, à l'égard de l'homme trahi, se sont brutalement manifestés dans le déchaînement d'une cruauté sans limites, où le progrès se trouvait impliqué sous sa forme aussi bien technique (sophistication de la machine de mort) que morale (domestication des pulsions, soumission de la volonté à la loi). Cet oubli de la morale et de l'obligance envers l'humanité avait toujours des conséquences néfastes. Finkielkraut le rappelle, même par rapport aux événements de la Première Guerre mondiale :

Nous avons vu, de nos yeux vu, écrivait Valéry au lendemain de la Première Guerre mondiale, le travail consciencieux, l'instruction la plus solide, la discipline et l'application les plus sérieuses adaptés à d'épouvantables desseins (...). Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu sans doute beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps, mais il a fallu non moins de qualités morales. Savoir et Devoir, vous êtes donc suspects?²⁰

En 1945, le coup contre la civilisation humaine était mortel. La catastrophe avait pris une envergure de caractère irrévocable et impossible à effacer. C'est pourquoi, comme le considère Finkielkraut, « les hommes eux-mêmes décidaient de s'éterniser auprès de la blessure que le nazisme avait infligée à l'humanité »²¹. C'était possible

17 Alain Finkielkraut, *La mémoire vaine. Du crime contre l'humanité* (Paris : Gallimard Folio, 1989), 53.

18 Finkielkraut, *La mémoire*, 53.

19 Edgar Faure, *Ce que je crois* (Paris : Éd. Grasset, 1968), 24.

20 Paul Valéry, « La crise de l'esprit », in *Variété I* (Paris : Gallimard, Coll. Idées, 1978), 15.

21 Finkielkraut, *La mémoire*, 56.

par le biais des récits et du narratif. Cette forme d’expression du témoignage et de la mémoire est devenue d’autant plus indispensable que le crime s’était aussi immiscé dans le discours des bourreaux. Comme le remarque Jankélévitch, l’extermination des Juifs « a été doctrinalement fondée, philosophiquement expliquée, méthodiquement préparée par les doctrinaires les plus pédants qui aient jamais existé »²². La théorisation du crime avait ses fondements profonds dans différentes idées antisémites, raciales et racistes. Pour le service de l’Homme, « ces assassins métaphysiques ont rompu – de la morale au calcul – tous les liens d’humanité »²³.

La littérature de l’holocauste est ainsi souvent le récit de celui qui se rappelle de celui qui revient, qui ne meurt pas, qui garde enfin la mémoire d’événements passés non seulement pour s’en souvenir mais également pour que les autres puissent constamment y faire référence et sauvegarder, contre le mal, la vie de l’être humain, au sein de sa civilisation. Elie Wiesel devient cette figure de proue parmi les écrivains qui consacrent leur écriture aux camps de concentration organisés par des Allemands à l’époque de la Seconde Guerre mondiale. Dans le livre, intitulé *Se taire est impossible*, qui comprend les réflexions de Jorge Semprun et d’Elie Wiesel, exprimées à l’occasion de leur rencontre en 1955, celui-ci s’y prononce au sujet de l’obligation de se souvenir de la façon suivante : « On se souvient, bien sûr on se souvient, nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir. [...] Et si Auschwitz et Buchenwald n’ont pas changé l’homme, vraiment, alors qu’est-ce qui va changer l’homme ?²⁴ »

L’auteur est né le 30 septembre 1928 à Sighet, petite ville des Carpates qui sera longtemps épargnée par la guerre. Il y vit en enfant heureux et préoccupé par ses études jusqu’à l’âge de quinze ans. En 1944, il est déporté avec toute la communauté juive à Auschwitz, puis à Buchenwald, où il perd plusieurs membres de sa famille. Après la libération en 1945 il s’installe en France, puis aux États-Unis au milieu des années cinquante. Il devient journaliste et écrivain. A trente ans, il décrit l’existence concentrationnaire dans *La Nuit*, qu’il publie en 1958. Ce roman ouvre une longue liste de publications vouées au souvenir des victimes, à la défense des survivants et de tous les opprimés. Par son œuvre et par sa vie, il témoigne de la nécessité d’un combat contre le doute, le désespoir et l’oubli. Ceci, toujours en vue de commémorer les morts et de lutter pour la mémoire. En 1968, il obtient le prix Médicis pour le *Mendiant de Jérusalem*, et en 1980, les prix du Livre Inter et des Bibliothécaires pour *Le Testament d’un poète juif assassiné*. En 1994, il publie le premier tome des Mémoires : *Tous les fleuves vont à la mer*. En 1986 il obtient le prix Nobel de la Paix qui lui a été décerné à l’unanimité.

L’expérience de la déportation et du séjour dans les camps de concentration est le sujet du roman *La Nuit*. Elie Wiesel y évoque les souvenirs qu’il conserve de la

22 Vladimir Jankélévitch, *L’imprescriptible* (Paris : Seuil, 1986), 43.

23 Finkelkraut, *La mémoire*, 58.

24 Jorge Semprun, Elie Wiesel, *Se taire est impossible* (Clamecy : Fayard, 2016), 23.

séparation d'avec sa mère et sa petite sœur. Ils ne se reverront plus jamais. Il vit dans des camps successifs avec son père, avec qui il partage la faim, le froid, les coups, les tortures... et la honte de perdre sa dignité d'homme tout en essayant de la garder malgré toutes les circonstances accablantes. Être le témoin de son vivant n'est pas facile. Notre milieu ne souhaite pas entendre la vérité qui peut paraître trop brutale. Il est parfois plus opportun de se laisser leurrer même si cela peut se faire au prix de la vie. Moshé-le-Bedeau n'arrive pas à convaincre les villageois que l'Allemagne nazie ne leur veut pas seulement du bien, même s'il revient au village après avoir échappé de justesse à la mort de leurs mains durant une rafle. Il s'en plaint à son compagnon :

Tu ne comprends pas, dit-il avec désespoir. Tu ne peux pas comprendre. J'ai été sauvé, par miracle. J'ai réussi à revenir jusqu'ici. D'où ai-je pris cette force ? J'ai voulu revenir à Sighet pour vous raconter ma mort. Pour que vous puissiez vous préparer pendant qu'il est encore temps. Vivre ? Je ne tiens plus à la vie. Je suis seul. Mais j'ai voulu revenir, et vous avertir. Et voilà ; personne ne m'écoute.²⁵

Personne d'ailleurs ne voulait croire au génocide universel qui sévissait en Europe. La vie au village, décrit par Wiesel, se déroulait selon un rythme constant : les gens s'affairaient pour faire tourner leur commerce, leurs études, leurs maisons. L'ennemi semblait lointain et animé par d'autres objectifs. L'auteur avoue :

Oui, nous doutions même de sa volonté de nous exterminer. Il irait anéantir tout un peuple ? Exterminer une population dispersée à travers tant de pays ? Tant de millions de gens ! Avec quels moyens ? Et en plein vingtième siècle !²⁶

Cependant, l'horreur de la guerre et de la réalisation de l'objectif d'extermination du peuple juif ne pouvait être ajournée pour toujours, car personne de la race juive n'était destiné à y échapper. L'arrivée au camp enlève toute illusion :

Nous regardions les flammes dans la nuit. Une lueur abominable flottait dans l'air [...]. Devant nous, ces flammes. Dans l'air, cette odeur de chair brûlée. Il devait être minuit. Nous étions arrivés. À Birkenau.²⁷

Wiesel voit dans la nuit non seulement l'horreur de la mort et les indices qui réveillent les cauchemars vécus durant la journée. La nuit apporte aussi un apaisement, car durant ce temps mort où le soleil et la vie s'éteignent, il est possible de dormir et de garder ainsi l'espoir de survivre – même si cela n'était parfois possible qu'au détriment d'un autre.

25 Elie Wiesel, *La Nuit* (Paris : Ed. des Minuits, 2007), 38.

26 Wiesel, *La Nuit*, 39.

27 Ibidem, 70.

Nuit. Personne ne priaît pour que la nuit passe vite. Les étoiles n’étaient que les étincelles du grand feu qui nous dévorait. Que ce feu vienne à s’éteindre un jour, il n’y aurait plus rien au ciel, y n’aurait que des étoiles éteintes, des yeux morts. Avait rien d’autre à faire qu’à se mettre au lit, dans le lit des absents. Se reposer, prendre des forces.²⁸

Son livre est un témoignage cru des relations entre les hommes qui s’entretuent, qui se détruisent, dont l’égoïsme et la volonté aveugle de vivre montent le père contre le fils et le fils contre le père. Cela n’est pas étonnant car, comme s’en aperçoit rapidement le jeune héros, les valeurs se dégradent. Tous les coups sont permis et personne ne s’en offusque ni n’y prend garde. « Humanité ? L’humanité ne s’intéresse pas à nous. Aujourd’hui, tout est permis. Tout est possible, même les fours crématatoires... »²⁹. Les valeurs humaines flétrissent et l’enseignement que le garçon reçoit des prisonniers ne laisse pas de doute sur l’objectif visé par les prisonniers dans le camp de concentration :

Écoute-moi bien, petit. N’oublie pas que tu es dans un camp de concentration. Ici, chacun doit lutter pour lui-même et ne pas penser aux autres. Même pas à son père. Ici, il n’y a pas de père qui tienne, pas de frère, pas d’ami. Chacun vit et meurt pour soi, seul.³⁰

Rien d’étonnant que la libération physique ne puisse pas libérer de la honte de vivre ni de la culpabilité, même si le héros a tout fait pour secourir les autres et surtout son père et pour vivre en dignité. Il y a toujours cette question qui plane : était-ce suffisant ? « Du fond du miroir, un cadavre me contemplait. Son regard dans mes yeux ne me quitte plus »³¹.

La question reste aussi valide pour les générations futures et nécessite une revalorisation constante si, effectivement, l’enseignement à travers la mémoire des témoins qui s’expriment par la littérature de l’holocauste ne doit s’avérer vaine. Emmanuel Levinas essaie d’apporter cette certitude et cette croyance dans le potentiel de la littérature et du discours qui ont le pouvoir de transmission des significations, car le « discours est une relation originelle avec l’être extérieur. [...] Il est la production de sens »³². Ainsi, l’enseignement est toujours possible, il s’agit de léguer les mots aux hommes pour que l’humanité ait la chance de ne pas répéter les actes suicidaires et de brider son attrait pour la violence. La mémoire devient l’obligation de tous, car nous tous sommes victimes et enfants des expériences du passé qui fondent notre culture actuelle.

28 Ibidem, 59.

29 Ibidem, 76.

30 Ibidem, 92.

31 Ibidem, 200.

32 Colin Davis, « Littérature de l’holocauste et éthique de la lecture », *Éthique et littérature*, 31 (1999), 3, consulté le 27.04.2018, <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1999-v31-n3-etudlitt2266/501245ar>.

Bibliographie

- Britt-Mari, Barth. « Présentation générale : l'émergence d'une psychologie culturelle et les processus d'éducation ». *Revue française de pédagogie, Psychologie de l'éducation : Nouvelles approches américaines* 111 (1995) : 5–9. Consulté le 27.04.2018. www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1995_num_111_1_2536.
- Bruner, Jérôme. « Meyerson aujourd'hui ». In : *Pour une psychologie historique*, éd. François Parot, 203. Paris : Presses Universitaires de France, 1996.
- Bruner, Jérôme. *Culture et mode de penser*. Paris : Retz, 2008.
- Chartier, Robert. « Lire Meyerson aujourd'hui ». In : *Pour une psychologie historique*, éd. François Parot, 233. Paris : Presses Universitaires de France, 1996.
- Davis, Colin, « Littérature de l'holocauste et éthique de la lecture ». *Éthique et littérature*, 31 (1999), 3. Consulté le 27.04.2018. <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1999-v31-n3-etudlitt2266/501245ar>.
- Faure, Edgar. *Ce que je crois*. Paris : Ed. Grasset, 1968.
- Finkielkraut, Alain. *La mémoire vaine. Du crime contre l'humanité*. Paris : Gallimard Folio, 1989.
- Hutchins, Edwin. *Cognition in the wild*. New York: MIT Press, 1995.
- Jankélévitch, Vladimir. *L'imprescriptible*. Paris : Seuil, 1986.
- Meyerson, Ignace. *Les fonctions psychologiques et les œuvres*. Paris : Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, 1995.
- Semprun, Jorge, Elie Wiesel. *Se taire est impossible*. Clamecy : Fayard, 2016.
- Toadec, Bertrand. *La psychologie est culturelle, Le développement cognitif est-il culturel ?* Paris : Belin Sup, 2007.
- Valéry, Paul. « La crise de l'esprit ». In: *Variété I*. Paris : Gallimard, Coll. Idées, 1978.
- Vidal-Naquet, Pierre, « *Qui sont les assassins de la mémoire? (Notes)* ». In : *Réflexions sur le génocide. Les juifs, la mémoire et le présent*. T. III. Consulté le 27.04.2018. <http://www.anti-rev.org/textes/VidalNaquet95a>.
- Wiesel, Elie. *La Nuit*. Paris : Éd. des Minuits, 2007.

A NIGHT BY ELIE WIESEL AS AN EXAMPLE OF WAR NARRATIVE IN FRENCH LITERATURE WITH REGARD TO JÉRÔME BRUNER'S CULTURAL PSYCHOLOGY

Abstract

Jérôme Bruner is one of the most important representatives of cultural psychology which assumes that man actively creates the surrounding culture. This constructivist aspect of psychological theory holds man responsible, in the spiritual and material sense, for transferring cultural achievements to the future generations as well as for establishing relationships which make such a transfer possible. Memory thus becomes the key element of human activity that not only conditions the recurrence of acquired models of behaviour, but it also allows for

transferring the legacy of word, which may prevent future generations from committing the mistakes of the past. Elie Wiesel’s 1958 novel *A night*, in which the author describes his camp experiences in order to help man learn to create culture free of violence, can be regarded as an example of such an approach.

Keywords: cultural psychology, historical memory, holocaust, camp literature in France

NOC ELIE WIESELA – JAKO PRZYKŁAD NARRACJI WOJENNEJ
W LITERATURZE FRANCUSKIEJ W UJĘCIU PSYCHOLOGII KULTUROWEJ
JÉRÔME BRUNERA

Abstrakt

Psychologia kulturowa, której jednym z ważniejszych przedstawicieli jest Jérôme Bruner, zakłada pełną aktywność człowieka w tworzenie otaczającej go kultury. Ten konstruktywistyczny aspekt teorii psychologicznej nakłada na człowieka odpowiedzialność, zarówno w wymiarze duchowym jak i materialnym, za przekazywanie kolejnym pokoleniom dokonań kulturowych, ale też za tworzenie relacji międzyludzkich, które taki przekaz czynią możliwym. Pamięć staje się zatem kluczowym elementem działania i oddziaływania człowieka, która warunkuje powtarzalność nabytych modeli zachowań, ale także pozwala przekazać legat słowa, który może uchronić kolejne pokolenia przed błędami przeszłości. Przykładem może być powieść *Noc* Eliego Wiesel z 1958 roku, w której pisarz, zgodnie ze swoim obowiązkiem głoszenia pamięci, opisuje przeżycia obozowe, po to, by człowiek uczył się tworzyć kulturę wolną od przemocy.

Słowa kluczowe: psychologia kulturowa, pamięć historyczna, holocaust, literatura obozowa we Francji

